

Alberto Ongaro

Six romans d'aventures et une quête : la littérature

« Cet écrivain vénitien est un prince, un aventurier, un brigand : son butin, c'est la littérature, les histoires, celles qui vous tombent dessus et vous piègent. Il laisse aux lecteurs le choix du roi – s'abandonner au plaisir. Quant aux auteurs, il les traite de "fils de pute" – autrement dit, de merveilleux falsificateurs. »

Martine Laval, *Télérama* - *Revue de presse* p. 4

Ongaro mène dans ses romans une réflexion très personnelle sur l'écriture, apte à faire renaître une belle littérature populaire, qui puise à la source fondatrice de Stevenson, Conrad ou Dumas, mais aussi chez Nabokov ou dans le cinéma américain des années 1950. Son œuvre est traduite chez Anacharsis par Jacqueline Malherbe-Galy & Jean-Luc Nardone.

La Taverne du doge Loredan présente les affres d'un éditeur après la lecture d'un manuscrit oublié en haut d'une armoire. Dans *Le Secret de Caspar Jacobi*, c'est au tour de l'écrivain de se perdre dans sa propre fiction. Dans un troisième ouvrage, le tourbillon du jeu nous entraîne avec Francesco Sacredo dans une Venise à la lagune gelée pour une *Partita* sans fin. Changement de décor dans *Rumba*, direction le Brésil où John B. Huston, auteur de polars à succès, mène l'enquête. Un tableau inachevé du XVIII^e siècle, découvert dans une mansarde parisienne, laisse échapper de ses pages de blanc *L'Énigme Ségonzac*. En avant la musique avec *Suite vénitienne*, ou le romancier et son personnage compositeur de musiques de films rivalisent d'imagination. Les personnages ainsi créés ne sont pas sans lien avec ceux qu'il avait imaginés, en collaboration avec Hugo Pratt, dans ses scénarios de bandes dessinées.



Le secret d'Alberto Ongaro par Frantz Olivié

Je crois préférable pour commencer de situer la parole dont je m'autorise. En mettant les choses au mieux, c'est celle d'un éditeur, qui, normalement, devrait se taire ; selon moi du moins. Mais enfin c'est la seule que je puisse faire valoir, et j'éprouve un besoin pressant (au sens physiologique, presque, du terme) de parler d'Ongaro et de ses livres. *Suite p. 2*



Le secret d'Alberto Ongaro

Suite de la page précédente

Ce qui m'a décidé à publier *La Taverne du doge Loredan*, c'est cette phrase : « Je ne sais si l'homme de chair et d'os dont je ne présente ici que le simulacre a jamais été vêtu ainsi : je ne l'ai jamais vu mais dès le jour où, hélas, j'eus la certitude de son existence je lui attribuai par hasard l'attitude et les vêtements, sinon le visage, caché d'ailleurs par son chapeau, du gentilhomme arrogant qui rentre chez lui après une nuit de débauche dans l'un des tableaux appelés *Le Cavalier* de William Beckford, qui fut un bon ami de mon grand-père et dont les œuvres furent accrochées pendant de nombreuses années dans la pinacothèque de ma famille avant d'être vendues à la National Gallery. » Je ne pense pas l'avoir saisie lors de la première lecture, mais c'est elle qui fut, confusément, décisive. Même si ce sont les seules dix premières pages du roman que j'avais pu lire alors qui m'ont convaincu d'emblée, cette phrase en était peut-être un cœur caché. Il m'apparaît maintenant qu'elle est fondamentalement insinuante ; qu'elle parle – à peine et avec délicatesse – d'une ombre légère, que l'on devine sans la voir : presque rien. C'est un souffle qui effleure, mais entêtant. Qui met en mouvement un monde enfoui, incertain pour l'heure. Mais il remonte en surface et grossi à mesure que se déroule la phrase au point de paraître gigantesque, de nous surplomber comme un nuage amoncelé sortirait d'entre les montagnes.

Et il y a des images, vagues, mais fermes : un gentilhomme arrogant et débauché (dangereux, donc), Beckford, *Le Cavalier*, le grand-père, la pinacothèque et la National Gallery. Une succession généalogique, qui nous conduit de jadis à aujourd'hui. Ou plutôt qui enchaîne le présent à son passé dans une série qui s'édulcore à mesure que l'ombre du gentilhomme se rapproche du trivial de la National Gallery – sauf son respect, s'entend. Un enchaînement par lequel, donc, en se faisant pour ainsi dire écrevisse, on est astreint à marcher à reculons : la soi-disant « remontée » vers le présent est en réalité une ascension de l'ombre dominante du passé.

Cette ombre au-dessus de soi apparaît ainsi comme une menace, mais aussi comme une promesse : c'est de l'inconnu, qui bouge. Des angoisses et des espoirs. C'est-à-dire le moment de l'enfance. Ce qu'Alberto Ongaro réveille ici, c'est l'enfance ; ou une jeunesse, comme on voudra (la *Jeunesse* de Conrad). Quelque chose en tout cas que je qualifie de juvénile. Nous sommes pris par le désir d'un élan sans savoir où il nous portera ; et l'interstice entre l'intention que nous en avons et le saut que nous nous apprêtons à faire constitue le seuil infime du roman.

Si bien que nous voilà, enfants avides et craintifs, au cœur de l'illusion du romanesque : le faux-semblant des

lointains devenus proches active l'envie de nous retourner pour regarder l'ombre dans notre dos, et la peur qui l'accompagne nous fascine déjà.

Ongaro dit volontiers que son livre fondateur est *Le Grand Meaulnes*, parce qu'il y est question de l'enchantement des jeunes années qui doivent durer toujours. De fait. Dans tous les ouvrages que j'ai lus de lui, c'est toujours une espèce d'ardeur juvénile à en découdre avec les espoirs possibles – l'autre face des déceptions promises – qui enlève, dès les premières lignes, le lecteur à sa simple condition. La puissance d'Ongaro, c'est, par une espèce de stratégie d'écriture, de nous faire abandonner là nos armes de lecteurs déniés par des siècles de littérature. Autrement dit, il propose (j'allai dire : « nous force à ») d'abandonner notre méfiance instinctive – désormais, ça n'a peut-être pas toujours été le cas – à l'égard des histoires qu'on nous raconte. Par un procédé d'écriture à lui seul peut-être connu mais dont la phrase reproduite ci-dessus est un exemple notable, il nous dénuide de notre suffisance de lecteurs avertis – et plutôt deux fois qu'une –, il fait tomber bas la morgue avec laquelle il est de bon ton en notre modernité de regarder la littérature pour nous enlever (je pense que le titre en français *Enlevé!* de Stevenson peut-être compris de la même façon) dans la littérature, dans le roman. Il y faut de la candeur, une candeur, ici aussi, d'enfant. Ongaro, en quelque sorte, nous la restitue, nous la rend possible.

Ce n'est sans doute pas un hasard d'ailleurs, que la figure du père soit si malmenée dans ses romans : le père de Schultz dans *La Taverne* ne peut plus se relever seul après une chute sans cause et se prend pour un monument historique (il faudrait le regarder de plus près encore, celui-là), le père de Huston dans *Rumba* est, littéralement, nul et non avenu, le père de Francesco dans *La Partita* ne mérite (et ne reçoit) que des gifles, et le père de Philippe Ségonzac est abattu rapidement, par un homme humilié et nu comme un ver alors qu'il paraissait indestructible. *Exit* les pères, une porte s'ouvre.

Mais c'est un dragon qu'il faut alors affronter. Tel le Fafnir de Wagner, il est lové dans le récit, qu'il entoure de ses anneaux comme autant de ressorts de l'intrigue. Le Fielding de la *Taverne*, toujours précédé par sa punteur cataclysmique, la comtesse Von Wallerstein dans *La Partita*, avec son regard borgne de cyclope, l'adipeux Theodor Petru de *Rumba*, les jumeaux machiavéliques de *Ségonzac* sont autant de monstres dont la malveillance n'a d'égale que le pouvoir de fascination (sans que l'un ni l'autre n'excluent la commisération – ou la pitié).

Cette configuration au fond mythologique du héros exposé (sans parent) au monstre, qu'il doit vaincre pour grandir, la dimension initiatrice, donc, du mythe, n'est

pourtant pas la fin des romans d'Ongaro. Elle est là, présente, et elle structure pour une part le récit. Mais, et c'est ici qu'Alberto Ongaro quitte le mythe pour entrer dans le roman (celui-ci sublimant celui-là) – et du reste le roman *contemporain* en ce qu'il n'est plus *seulement* mythologique (ou initiatique, c'est pareil) –, le véritable danger, à première vue, c'est la littérature elle-même et ses ressorts inattendus.

Pour ce que j'en comprends, *Le Secret de Caspar Jacobi* est sans doute une clé ouvrant les portes des autres romans. Nous sommes ici placés sous les auspices assez angoissants des morts-vivants. Le double de Cipriano, le baron Samedi, est le dieu des morts dans le culte vaudou (pour le nommer sommairement), et Caspar lui-même, évidemment, est un vampire. Seulement, le Baron Samedi est davantage théopompe que morbide (il accompagne les vivants aux rives de l'au-delà), et ce dont se repaît Caspar, ce n'est pas de sang, mais de récits, de personnages, de romans. *Le Secret de Caspar Jacobi*

oscille ainsi entre deux rives, le réel

et le fictif, comme entre la mort et la vie. Ce n'est qu'au prix de la production de ses histoires que Cipriano peut vivre, mais ses propres histoires finiront par le happer. Et quand Cipriano comprend qu'il est une créature de roman, il faut entendre que, dès le départ, sa vie ne valait que le temps d'un roman ; mais ce temps est infini puisque tous les romans se nourrissent les uns des autres.

En ce sens, aucun roman d'Alberto Ongaro n'est encore fini. Ils continuent, dans le creux des phrases, à se développer, à sinuer, peuplés de créatures encore à venir ou d'autres qui s'en vont déjà, abruptement (surtout, hélas si ce sont des seconds rôles). Mais chacun d'entre eux provient d'un même créateur, Ongaro/Jacobi, manipulateur, enfant, « fils de pute » (lorsque Ongaro parle en ces termes des écrivains, il ne s'agit pas de s'en offusquer : l'expression signale des enfants *sans père*), dramaturge, dont la foi *vitale, candide* et *juvénile* en la littérature le dispense de choisir entre l'écriture et la vie.

Au-delà de l'habileté de l'écrivain et des jeux de fictions en miroir auxquels il s'amuse, au-delà des références masquées ou exhibées qu'il essaime dans ses romans comme autant d'hommages à des complices putatifs (Dumas ou John Huston), c'est sans doute d'abord pour cela qu'Alberto Ongaro est important : il nous restitue notre confiance dans la littérature sans avoir à en passer comme la majorité aujourd'hui par une pulsion destructrice, ou souffrante, ou plaintive, ou suffisante ou satisfaite – bref, aigre – mais avec la vigueur née en nos jeunes années, qu'il ranime à chacun de ses romans et qu'il nous rappelle ne devoir jamais être abandonnée.

Frantz Olié

le véritable danger, à première vue, c'est la littérature elle-même et ses ressorts inattendus

Revue de presse

(extraits)



En livre de poche
coll. « griffe »
le 7 février 2019 - 10 €



43, rue de Bayard
31000 Toulouse
05 34 40 80 27
anacharsis.ed@wanadoo.fr
www.editions-anacharsis.com

Diffusion-distribution
Harmonia Mundi Livre

La Taverne du doge Loredan – On dit que certains livres sont diaboliques. Voire dangereux. Qu'ils peuvent changer l'ordre des choses. Que certains attendent le lecteur, tel un brigand au coin d'une ruelle sombre, le piègent, l'emprisonnent, lui font subir mille roueries, mille péripéties et, coup de grâce, le font passer non pas de vie à trépas, mais de la morosité ordinaire au paradis sur terre.

Martine Laval, *Télérama*

L'Énigme Ségonzac – Embuscades, duels et prouesses de toutes sortes, y compris amoureuses, rythment l'histoire d'Ongaro qui – Dumas de notre temps – redonne au roman un souffle de vie. Entre roman d'aventures et récit métalittéraire qui dévoile les mécanismes internes de l'écriture, *L'Énigme Ségonzac* est un hymne à la littérature et au plaisir de la lecture. Rocambolesque.

Luisa Palazzo, *L'Italie à Paris*

Le Secret de Caspar Jacobi – Oscillant entre le *Faust* de Goethe et *Le Septième Sceau* d'Ingmar Bergman, *Le Secret de Caspar Jacobi* enrôle le lecteur dans une partie d'échecs que scelle un pacte romanesque inextricable.

Jérôme Goude, *Le Matricule des Anges*

La Partita – Son talent de conteur éclate dans un premier chapitre éblouissant – à tous les sens du terme ! – où la Venise de Turner se couvre de glace et de neige comme si Breughel était passé par là.

Librairie Georges, Talence

Rumba – Une superbe maîtrise du genre, du sujet et de l'intrigue, un ouvrage passionnant, toujours aussi dynamique et enlevé, superbement écrit (et traduit).

Actualité

Suite vénitienne – Un petit bijou qui subvertit élégamment les codes du thriller tout en nous piégeant dans les tourbillons troubles de la fiction et du réel.

Florence Courriol-Seita, *Le Monde des livres*

La revue de presse complète est à lire sur notre site